

vous saisissiez mieux comment les récoltes se succèdent.

“ 1^{re}. année. Récoltes sarclées.—2^e. années. Blé et graine de fourrage.—3^e. année. Prairie—4^e. année orge ou avoine, selon la terre. (1)

“ Voilà le sole fini ; mais comme je vous l'ai dit, pour que vous compreniez mieux, je vais suivre encore quatre années.

“ 5^e. année. Récoltes sarclées—6^e. année blé et graines—7^e. année. Prairie—8^e. année. Orge ou avoine.

“ Vous voyez, mes chers parents, que ce petit tableau forme deux assoulements de quatre ans, qui sont semblables. Vous savez encore qu'en adoptant cet assoulement, vous aurez le quart de vos terres en fourrage, le quart en blé, le troisième quart en récoltes sarclées et le quatrième en orge ou avoine. Tout le monde y trouvera sa part, et celle de vos animaux, qui font la base de la richesse de vos cultures, sera considérable ; c'est vous dire comment votre fumier s'en trouvera.

“ Si on comprenait bien l'avantage qu'il y a à faire du fourrage ; si on calculait la semence et la main-d'œuvre que l'on épargne, on ferait tout en son pouvoir pour en faire le plus possible. Jacques Bugeault a dit : *ce n'est pas ce que l'on sème qui rapporte, c'est ce que l'on engrasse.* Dans ces paroles se trouve tout le secret d'une bonne culture.

“ Je ne veux pas terminer cette lettre, sans vous raconter une petite histoire, très-véritable, qui vous intéressera tous, et qui vous prouvera la bonté des conseils que je vous donne.

“ Il y a près de 100 ans que Georges III, roi d'Angleterre, voyageant dans son royaume, traversa la province de Norfolk, qui, à cette époque, n'était qu'une vaste bruyère, dont la terre était très mauvaise. En voyant cette province, il s'écria : *Je voudrais qu'il fut possible de couper cette province en lanières, pour en faire les routes de tout mon royaume, l'agriculture n'y perdrat rien.*

“ Quelques cultivateurs habiles, après avoir entendu cette exclamation, entreprirent de défricher et de cultiver cette mauvaise province ; ils adoptèrent l'assoulement de quatre ans, que je viens de vous décrire, et ce comté est devenu l'un des plus fertiles et des plus productifs de l'Angleterre.

Après la lecture de cette lettre, Pro-

grès et Marguerite étaient tout pensifs ; un avenir nouveau s'ouvrait devant eux. Les raisonnements de Marcel étaient si clairs, qu'ils forçaient leur conviction.

Après avoir réfléchi pendant quelques instants, ils pensèrent que, puis que Marcel avait raison, il fallait commencer dès le printemps, et ne semer que le quart de leur terre, au lieu du tiers, en orge et en avoine, et que puisqu'ils avaient un peu d'argent, ils allaient acheter les graines nécessaires.

— Mais, dit Progrès, j'ai de la peine à croire que M. Blanchard soit content de cela, et je pense qu'il fera du tapage. Puis où mettrons nous les besiaux qu'il nous faudra pour faire consommer nos fourrages ? Puis, nous manquerons d'étable.

— Il faudra que M. Blanchard en bâisse, dit M. Martineau.

— Mais s'il ne le veut pas, reprit Progrès ?

— Vous en bâtirez vous-même.

— Mais il y aura folie, à bâtrir chez les autres.

— Nous trouverons moyen d'arranger les choses ; et d'ailleurs, voyez, il faut absolument que vous preniez d'autres arrangements avec votre maître, si vous voulez suivre les conseils de Marcel, vous pourriez lui en proposer qui seront avantageux pour lui et pour vous.

Nous parlerons de cela une autre fois ; pour le moment réfléchissez à la manière de diviser vos sols en quatre au lieu de trois, et ne semer que le quart au lieu du tiers de vos terres. D'ailleurs, vous recevrez d'autres lettres qui vous rendront la voie plus facile.

Pour la *Semaine Agricole*.

De la possibilité de rendre à nos terres leur fertilité première.

Ce qu'ont fait des étrangers.

Dans notre dernier article, nous avons raconté les exploits d'un cultivateur français, aujourd'hui nous allons faire connaître ceux d'un anglais qui ne sont pas moins dignes de toute notre attention.

Après avoir mené un train princier et avoir fait de fausses spéculations, il tomba dans l'état le plus déplorable et fut obligé de s'expatrier. Il dirigea ses pas vers le Canada. Rendu ici, il trouva une ferme à louer et l'accepta aussitôt. Il se mit à l'œuvre sans perdre de temps et conduisit les travaux de la terre avec le plus grand succès.

Son propriétaire et ses voisins, qui accueillirent ses débuts par des rires moqueurs, furent bientôt forcés de changer d'avis. Pour ne pas entrer dans des détails inutiles, voici ce qui arriva : au bout de cinq ans, le fermier devint propriétaire du champs qu'il avait fertil et le paya complè-

tement comptant. A quelque années de là, cet étranger valait, par ses richesses, autant qu'un tiers des cultivateurs de la paroisse où il vivait, et on l'appelait partout *Monsieur, gros comme le bras.*

Voici maintenant ce qu'a fait un Ecossais, il y a une vingtaine d'années. Arrivé ici, sans ressources, avec une assez nombreuse famille, il fut placé comme fermier, sur une terre d'une très grande valeur, mais qui avait été si mal cultivée, qu'elle avait ruiné deux de ses propriétaires. Chaque année, notre Ecossais, qui avait un bail pour dix ans, améliorait sa terre et mettait de l'argent de côté. Au bout des dix ans, comme la terre appartenait à des mineurs, il acheta la part de chacun deux. Avec mille louis content, il devint propriétaire de ce champ et il est aujourd'hui propriétaire de deux autres terres aussi étendues et aussi riches. Je pourrais vous citer encore de nombreux exemples d'étrangers qui sont arrivés pauvres au milieu de nous, et qui sont devenus propriétaires de terre que des canadiens étaient forcés de vendre ; mais, je crois que ceux dont j'ai parlé sont plus que suffisants pour celui qui veut sincèrement être éclairé. Ces faits, malgré la conviction qu'ils doivent porter dans nos esprits, ne doivent pas cependant nous empêcher de tirer nos conséquences jusqu'au bout ; ainsi continuons.

Maintenant que nous sommes forcés, par les preuves déjà données, de reconnaître que des étrangers, venus ici pauvres, sont devenus riches sur des terres que nous avions épuisées, il ne nous reste donc plus qu'à examiner si nous sommes, en tout, dans les mêmes circonstances qu'eux, et si nous avons les mêmes ressources, ou si nous pouvons les acquérir.

Leur secret pour réussir.

Eh ! bien, comment ces étrangers sont-ils arrivés aux résultats que nous admirons ? Les connaissances en agriculture, l'intelligence jointe à l'activité à l'économie, à l'esprit d'ordre et d'observation ; tels sont les secrets qui leur ont procuré le succès, et rien de plus.

Ce qu'il nous faut.

Demandons-nous actuellement, que nous manque-t-il pour arriver au même but ? D'abord, il est vrai que nous sommes forcés d'admettre que nos connaissances en agriculture, sont généralement inférieures aux leurs et laissent encore à désirer. Mais ne pouvons-nous pas promptement les acquérir par la lecture des livres et des journaux agricoles ? Ne pouvons-nous pas les accroître en observant, en étudiant les modèles que nous donnent certaines localités et institutions ?

Ah ! si nous nous étions mis à l'œuvre

(1) Que nos lecteurs ne s'effrayent point à l'idée d'engraisser le quart de leurs terres tous les ans. Ce qui est dit ici est certainement excellent. C'est un modèle à suivre, de près ou de loin, selon les circonstances. Ce qu'il importe c'est de reconnaître l'importance des rotations, de la production du plus de nourriture possible pour le bétail, et par suite, de la confection du plus de fumier possible—(Réd. S. A.)